

## CONTRIBUTION LIBRE

### Le mythe de la caverne conjugale

#### D'une justification contemporaine de l'inégalité dans les couples hétérosexuels

Les féministes ont bataillé fort pour qu'advienne l'égalité entre les femmes et les hommes aussi bien dans l'espace public que dans l'intimité des rapports familiaux, amoureux et sexuels. Elles ont documenté les inégalités au sein des couples et des familles et elles ont espéré – implicitement ou explicitement – que les hommes s'engageraient à parts égales dans les tâches domestiques et parentales<sup>[1]</sup>. Les hommes ont résisté si efficacement que nous (les hommes) jouissons en général, aujourd'hui encore, de plus de privilèges et de pouvoir que la majorité des femmes. En dépit de discours affolés au sujet de l'« égalité-déjà-là », des « excès du féminisme » et de la « crise de la masculinité », les hommes consacrent encore bien moins de temps et d'énergie que les femmes aux tâches domestiques et parentales. De plus, c'est l'homme, le plus souvent, qui possède le compte de banque et le fonds de pension les mieux garnis, la voiture et la résidence, et qui décide par ses choix de carrière où vivra la famille. À la suite d'une séparation, les hommes se contentent en grande majorité de passer à peine quelques jours par semaine avec leurs enfants, laissant aux femmes le plus lourd des responsabilités parentales et se lançant rapidement à la recherche d'une nouvelle conjointe, si possible sans enfants. Deux générations après la publication du *Deuxième sexe*, de Simone de Beauvoir, les « filles » de Simone et les « fils » de Jean-Paul<sup>[2]</sup> entretiennent donc en général encore des rapports inégalitaires, au profit des hommes.

Certes, on voit des hommes sur les trottoirs aux commandes d'une poussette, ou quelques-uns préparer le repas, faire la vaisselle ou changer des couches. Ces images marquent l'imaginaire. Il ne s'agit toutefois que d'exceptions. En bref, l'« homme rose » et le « nouveau père » — déjà louangés au début des années 1980<sup>[3]</sup> - sont des modèles marginaux et l'« ancien père » est encore la norme. Les études récentes<sup>[4]</sup> sur le sujet démontrent les unes après les autres la prévalence d'une déresponsabilisation des hommes en général face aux tâches domestiques. C'est surtout lorsque naît un premier enfant que l'inégalité devient plus marquée, au profit des pères et aux dépens des mères. Le conservatisme des attitudes et des comportements se double d'un conservatisme des idées et des valeurs : le modèle idéal véhiculé par la culture dominante évoque une famille hétérosexuelle dans laquelle le père joue le rôle de pourvoyeur et la mère le rôle... de mère, assurant éventuellement un salaire d'appoint. Ce modèle est d'autant plus fort qu'il paraît relever, à première vue, de la nature humaine.

Des films pour enfants de Walt Disney aux œuvres qui se veulent plus réalistes comme *La guerre du feu*, l'imaginaire occidental perçoit la préhistoire humaine comme une époque où les rôles sexuels entre l'homme et la femme étaient clairement distincts. L'homme chassait le mammouth alors que la femme restait à la caverne pour s'occuper des enfants. C'est le message d'un récent film québécois à succès, *L'horloge biologique*, qui joue sur des allers-retours entre une tribu préhistorique et la société contemporaine. Ce mythe de la caverne conjugale est pensé comme la représentation réaliste de la division des sexes telle que déterminée par la nature biologique de l'espèce humaine. Ainsi compris, l'homme serait par instinct un éternel père-chasseur, la femme une mère-ménagère éternelle. La nature humaine serait donc composée de deux sexes aux identités distinctes et complémentaires. Ce mythe concorde avec le sexisme, soit une conception du monde par laquelle nous identifions consciemment ou non les hommes à des valeurs et des fonctions positives et dévalorisons les femmes et les valeurs et les fonctions qui leur sont associées<sup>[5]</sup>.

## **SORTIR DE LA CAVERNE**

L'image de la famille monoparentale vivant dans un bungalow préhistorique relève du modèle contemporain nord-américain rabattu sur l'ensemble de notre histoire pour laisser croire qu'il y aurait une nature humaine éternelle. Or les archéologues n'ont trouvé jusqu'à maintenant que deux squelettes et quelques dizaines de crânes humains vieux de plus de 200 000 ans. Ces quelques os fournissent bien peu d'indices pour nous aider à comprendre le fonctionnement social et les rapports entre les femmes et les hommes aux débuts de l'humanité. Le squelette de Lucy, trouvé en Afrique, date semble-t-il d'environ 3 millions d'années. Il est seul sur le site et des spécialistes de la préhistoire sont incapables de déterminer s'il s'agit du corps d'une femme ou d'un homme<sup>[6]</sup>. Les membres de l'équipe de fouille qui l'a découvert l'ont nommé Lucy parce qu'ils écoutaient alors la chanson *Lucy in the Sky with Diamonds*, des Beatles. Il est impossible de reconstituer la dynamique des rapports entre les femmes et les hommes avec un seul squelette au sexe incertain, ni de savoir qui chassait le mammouth et qui s'occupait des enfants.

Évoquant nos ancêtres, ne doit-on pas plutôt supposer qu'un vaste spectre d'expériences amoureuses, sexuelles et parentales ont été vécues ? Il y a eu des différences importantes entre peuples sédentaires et nomades et entre les communautés vivant au bord de la mer, en plaine, en montagne, en forêt, en désert, en zones tropicales, tempérées ou polaires. Il y avait dans les clans et les familles des vieillards, des handicapés, de personnes sans enfants, des femmes pratiquant la chasse et des hommes s'occupant des enfants. De nombreuses cultures assignent également une légitimité à des pratiques homosexuelles ou bisexuelles. L'étude de l'anthropologie et de l'histoire humaines révèle que des femmes parcourent des dizaines de kilomètres quotidiennement à la recherche de gibier, de fruits et de bois pour le feu, parfois avec un enfant sur le dos et contribuent aux deux tiers de l'apport en nourriture pour leur communauté. Des femmes pratiquent la guerre dans des armées officielles ou dans des milices, militent dans des organisations terroristes ou des groupes militants. D'autres triment à l'usine ou dans les boyaux de la mine, pratiquent la piraterie sur les mers ou font vœu de chasteté et vivent dans des communautés composées de femmes uniquement. Des femmes dirigent des temples ou gouvernent des royaumes et des pays. Certaines, enfin, voyagent dans l'espace<sup>[7]</sup>. Comment alors prétendre qu'il y aurait une « nature » féminine ? Et surtout, pourquoi le prétendre ? Peut-être parce qu'une telle affirmation sert des intérêts.

La maternité elle-même n'est pas une expérience « universelle » féminine, puisque les femmes qui ont des enfants ne se réduisent pas à cette caractéristique et parce que bien des femmes n'ont pas eu

d'enfants. Ti-Grace Atkinson, parmi d'autres féministes, a pris soin de distinguer l'« aptitude » physique de plusieurs femmes à la procréation, de la « fonction » de mère, et du « besoin » d'avoir des enfants. Atkinson précise qu'une femme est libre si elle « peut choisir de ne pas exercer sa fonction ou bien choisir de l'exercer[8] ». Elle ajoute que « même si les corps des femmes étaient bâtis pour la maternité, il ne s'ensuivrait pas pour autant qu'elles aient *envie* d'avoir des enfants et, moins encore, qu'elles en aient *besoin*[9] ». Dans la réalité, bien des femmes n'ont pas pu avoir d'enfants, d'autres ont choisi de ne pas en avoir, ou d'en avoir peu. Les femmes plus privilégiées — généralement de par le statut de leur conjoint — ont souvent bénéficié de nourrices et de domestiques qui ont pris soin de leurs enfants. Ici, la communauté élevait collectivement les enfants sans que ceux-ci sachent qui étaient leurs parents biologiques ; là, les femmes seules élevaient ensemble les enfants, sans qu'ils sachent qui était leur père. Chez certaines communautés, le père ou la mère donne un fils à son frère ou une de ses filles à sa sœur ou à sa propre mère. Ici, la femme enceinte d'un premier homme en épouse un second qui devient le père social de l'enfant. Là, les hommes ont plusieurs épouses ou les femmes plusieurs maris. Au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle en Occident, l'Europe est caractérisée par un très grand nombre de seconds mariages en raison des décès causés par les maladies, les accidents de travail et les grandes guerres.

La famille « recomposée » sous diverses formes semble être la norme dans l'histoire humaine, et « peu de sociétés ont attribué au mariage un caractère d'indissolubilité », selon l'ethnologue Suzanne Lallemand. Elle précise :

[l']enfant élevé par deux parents jusqu'à l'âge adulte demeure l'idéal familial de nos sociétés européennes. Lors de recompositions, quand l'enfant doit s'ajuster au nouveau compagnon de sa mère ou à la nouvelle compagne de son père, cela suscite toujours craintes et réprobations. Or elles ne sont pas universelles. [...] Parfois même, certaines formes d'unions interdisent explicitement le trio père-mère-enfant biologique[10].

Au fil de l'histoire, les enfants ont le plus souvent été élevés collectivement, quoi qu'il semble vrai que les femmes en ont souvent eu la responsabilité. L'éducation généralisée aux enfants dans des salles de classe est une invention moderne, et seule notre époque distingue l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte[11]. Avant, les enfants s'occupaient entre eux, les plus vieux surveillant et socialisant les plus jeunes. Les enfants participaient très jeunes aux activités du groupe : chez les nomades, certains pistaient et participaient aux délibérations quant à la route à suivre le lendemain, d'autres accomplissaient diverses tâches, comme garder les bêtes et les mener aux pâturages, certains enfin chassaient, pêchaient et cueillaient. Au Moyen Âge en Occident, des pères lingeaient leurs enfants et leur donnaient le bain. Des manuels d'éducation encourageaient les pères à exprimer de la tendresse à l'égard des enfants et à s'occuper d'eux lorsque la maladie les frappait[12].

## **SOCIOBIOLOGIE, PSYCHOLOGIE ET SEXISME ORDINAIRE**

Connaître même superficiellement cette diversité ne signifie pas que tous les choix s'ouvrent à nous ; si la caverne conjugale n'est qu'un modèle parmi d'autres d'accommodement amoureux et familial, il reste néanmoins le modèle dominant de la modernité occidentale. De par cette position, il exerce un attrait certain. En dépit de la diversité réelle des expériences humaines, la science occidentale a cherché à démontrer l'infériorité de la femme face à l'homme et à justifier la famille patriarcale. On a mesuré et comparé la taille des crânes et des cerveaux, analysé le sang menstruel, les ovaires, les hormones et observé les comportements des animaux, des singes aux fourmis, pour justifier à chaque

fois la même conclusion : la femme devrait rester à la maison pour s'occuper des enfants et laisser l'homme aller étudier, travailler et guerroyer. Dans le Québec d'aujourd'hui, c'est la psychologie qui constitue l'axe principal du sexisme et de l'« antiféminisme ordinaire » (comme le nomme la sociologue féministe Francine Descarries[13]), en récupérant à son profit des conceptions stéréotypées de la biologie et de l'histoire humaine. Cette approche relève de la « sociobiologie », qui prétend expliquer les comportements humains en amalgamant réflexions biologiques et sociologiques[14] et qui justifie depuis maintenant plus d'un siècle les inégalités économiques, politiques et juridiques entre les classes sociales, les « races » et les sexes.

La sociobiologie doit beaucoup à une conception vulgarisée et peu nuancée de la théorie de l'évolution naturelle de Charles Darwin, développée au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette approche tend à ne retenir que les exemples tirés du règne animal qui confortent les stéréotypes les plus conservateurs ou même réactionnaires au sujet de l'espèce humaine, de même qu'à présenter la préhistoire humaine — dans une version simpliste et mythique — comme déterminante pour l'ensemble de l'histoire humaine. Darwin affirmait déjà que dans « les diverses grandes classes du règne animal, mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, insectes et même crustacés, les différences entre les sexes suivent presque exactement les mêmes règles ; les mâles sont presque toujours les chasseurs ». Il ajoutait que la « femelle [...] à quelques rares exceptions près, est beaucoup moins ardente que le mâle. [...] Elle est timide[15] ».

Déjà en 1937, T. Dobzhansky proposait que la psychologie intègre la théorie de l'évolution naturelle de Charles Darwin[16]. Dans les années 1970, l'entomologiste américain Edward O. Wilson attire l'attention à l'occasion de la sortie de son livre *Sociobiology : The New Synthesis*[17]. Il rafle le prix Pulitzer, fait la « une » de plusieurs journaux, dont le *New York Times*, le *Times* et le *Figaro Magazine* et ses thèses sont présentées dans *Playboy*. Suite à la parution de son livre, la revue *People* déclarera que la « sociobiologie est une nouvelle science qui avance de nouvelles idées pour expliquer pourquoi nous agissons parfois comme des hommes des cavernes[18] ». Wilson affirme d'ailleurs que « dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les hommes chassent et les femmes restent chez elles. Cette distinction persiste de façon marquée dans la plupart des sociétés agricoles et industrielles ; et pour cette seule raison, elle apparaît comme ayant une origine génétique[19] ».

La sociobiologie ayant été quelque peu discréditée, on parle aujourd'hui plutôt de « psychologie évolutionniste », qui ressasse les mêmes vieux clichés sexistes. « Pour comprendre ce que les femmes recherchent chez l'homme et vice versa », explique Robert Wright, un ardent partisan de la psychologie évolutionniste, « il nous faut examiner attentivement notre environnement social ancestral[20] ». Ce passé si déterminant s'inscrit dans une époque plus reculée encore que la préhistoire, soit « avant que nos ancêtres soient des hommes, avant même qu'ils soient des primates ou des mammifères – avant, bien longtemps avant l'évolution de notre cerveau, depuis son noyau reptilien[21] ».

L'approche psychologique « évolutionniste » n'a donc d'évolutionniste que le nom, puisqu'elle propose de définir les identités masculine et féminine comme frappées d'une stabilité éternelle. Comme l'explique Joe Tanenbaum dans son livre *Découvrir nos différences : Entre la femme et l'homme*, le « corps de l'homme et son esprit ont évolué (sic) pour lui permettre de s'adapter à son rôle de chasseur ». Ce déterminisme préhistorique expliquerait, selon Tanenbaum, pourquoi l'homme qui aujourd'hui regarde la télévision ne veut pas être dérangé par une femme qui viendrait lui parler, car il a hérité de ses ancêtres préhistoriques d'une forte concentration d'esprit propre au chasseur de mammoth qui se réactiverait tout naturellement devant un téléviseur[22].

## LA PSYCHOLOGIE ANTIFÉMINISTE ET LE MYTHE DE LA CAVERNE

## CONJUGALE

L'antiféminisme prétend que la différence «naturelle» entre les sexes se serait maintenue au cours de toute l'aventure humaine jusqu'aux années 1960 en Occident, bouleversé alors par le féminisme et le mouvement contre-culturel. L'antiféminisme n'explique pas par quel miracle le mouvement féministe a pu réaliser une telle transgression de la nature humaine dans les années 1960 (ces femmes étaient-elles des mutantes ?) ; il insiste plutôt sur l'importance de redonner un coup de barre pour replacer l'humanité dans l'axe tracé par le déterminisme biologique[23]. Le recours au mythe de la caverne conjugale a donc une portée clairement conservatrice, voire réactionnaire, comme l'indique par exemple une analyse rapide des thèses du psychologue et sexologue Yvon Dallaire, qui a enseigné au Département de sexologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et au Collège Sainte-Foy, signé plusieurs livres et présidé le colloque Paroles d'hommes à l'Université de Montréal en avril 2005.

Si Yvon Dallaire se défend parfois de s'opposer au féminisme, une lecture même superficielle de ses ouvrages — dont *Homme et fier de l'être* — suffit à se convaincre qu'il est antiféministe. Dallaire discute abondamment du féminisme, mais dans une perspective le plus souvent dénigrante, consacrant des sections entières aux «erreurs du féminisme» et aux «femmes qui haïssent les hommes». Il affirme même que «l'extrémisme féministe est en train de devenir la nouvelle dictature[24]». Dallaire explique aussi que «nous réagissons encore par des atavismes datant de l'âge des cavernes. Ces cavernes ont été remplacées par des maisons, mais nos comportements ont peu évolué[25]». Toujours selon Dallaire, «[l']homme demeure un chasseur-guerrier, expérience que les femmes ne peuvent comprendre[26]», signifiant qu'il y a par nature des différences entre les hommes et les femmes dans leurs comportements et même dans leurs capacités d'entendement. Dallaire précise, en justifiant les inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes dans les hiérarchies politiques : «les hommes ont pris le pouvoir social, politique, juridique et, j'ajoute, le pouvoir économique. Mais pourquoi ? Pour asservir leurs partenaires ou, tout comme les chasseurs du *temps des cavernes*, pour assurer au contraire leur survie physique et matérielle ? [...] C'est aussi ce que les femmes attendaient d'eux : qu'ils les nourrissent, parce qu'elles étaient restées au *fond des cavernes*, leurs enfants suspendus à leurs seins[27].» Voilà justifiée, par le mythe préhistorique de la caverne conjugale, toutes les inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes. Cette rhétorique n'est pas nouvelle. En 1910, l'antiféministe français Théodore Joran expliquait, dans son ouvrage *Au cœur du féminisme*, que les femmes se rendent vulnérables à vouloir l'égalité, car la galanterie ne les protégera plus alors de la violence physique des hommes, la femme émancipée se retrouvant «désarmée comme à l'âge des cavernes[28]».

Yvon Dallaire explique encore que la «source de nos différences réside aussi dans nos 3 (ou 6) millions d'années d'évolution» et que «l'identité sexuelle [...] n'aurait pas changé chez la femme depuis plus de 143 000 ans et chez l'homme, depuis 59 000 ans[29]». Alors, 6 millions, 3 millions ou 59 000 ans ? Notre amateur de l'histoire et de la préhistoire ne semble pas s'inquiéter de cette imprécision, puisque ces chiffres sont tous synonymes de «toujours». Il affirme :

L'homme *toujours* à la chasse, sur ses gardes, concentré sur sa survie physique et celle des siens, déployant son ingéniosité à traquer ses proies, en silence, se coupant de ses sensations pour résister au froid, à la chaleur et à l'inconfort, ravalant ses peurs d'être dévoré par les autres prédateurs, devant se repérer pour ne pas se perdre, stimulant avec les autres hommes son esprit de combativité, scrutant l'horizon, développant ainsi sa force physique et ses réflexes... Tout ça, ça *conditionne* un homme et ça s'inscrit dans *sa nature*. La femme souvent enceinte, vivant dans la caverne avec les autres femmes et enfants, devant apprendre à cohabiter dans un espace restreint, anticipant tout danger potentiel, surveillant le feu, nourrissant ses enfants à même ses

réerves corporelles, attendant les chasseurs pour refaire ses forces, paniquant au moindre bruit suspect, cueillant tout ce qui est comestible, goûtant à tout, se réconfortant l'une l'autre, attendant impatiemment le retour de l'homme, développant ainsi sa force émotive et ses sens... Tout ça, ça *conditionne* une femme et ça s'inscrit dans sa *nature*[30].

L'utilisation de l'universel, lorsqu'il parle de «l'» homme en général et de «la» femme en général, pousse à penser que *tous* les hommes sont *toujours* à la chasse et que *toutes* les femmes sont *toujours* à s'occuper des enfants, sans distinguer les hommes entre eux et les femmes entre elles, ni même, par exemple, entre différentes périodes de la vie d'un homme ou d'une femme.

Yvon Dallaire n'est pas un auteur obscur et isolé : il est un psychologue qui offre des thérapies pour couple et un auteur à succès ayant une grande visibilité médiatique. De plus, ses idées font également écho à celles d'autres auteurs populaires au Québec, aux États-Unis et en France. Guy Corneau, figure très médiatisée de la psychologie masculine, fondateur du réseau Hommes Québec et auteur du livre à succès *Père manquant fils manqué*, évoque lui aussi les «cavernes préhistoriques» et présente l'homme comme un chasseur et un guerrier[31], doté d'une «agressivité naturelle» et d'une «sauvagerie instinctive»[32]. Corneau se vante même d'avoir dirigé «un atelier d'une journée dans la nature avec un groupe d'hommes [...] pour reprendre contact avec l'homme tribal, l'homme organique[33] ». Aux États-Unis, John Gray déclare qu'il «serait absurde de croire que ces différences [entre les hommes et les femmes] soient seulement culturelles. En effet, ces différences préexistent à l'éducation» en raison de codes génétiques distincts[34]. Gray a signé le livre à succès *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, vendu à plus de 10 millions d'exemplaires aux États-Unis seulement. Pour bien marquer la différence entre les sexes, ce psychologue y a recours à une métaphore planétaire, déclarant que les hommes viennent de Mars (le dieu de la guerre) et les femmes de Vénus (la déesse de l'amour). Cette métaphore encourage à penser les sexes comme deux espèces différentes. S'inspirant d'une conception simpliste de la préhistoire, John Gray justifie le rôle de protecteur et de pourvoyeur du mâle face à la femme en prétendant que «durant des milliers d'années, le chasseur qu'il fut a patiemment guetté sa proie», car «l'homme subvenait aux besoins de sa famille et prouvait son amour à la femme de sa vie en allant chercher du gibier[35]».

En France, Alain Soral déclare, dans son ouvrage *Vers la féminisation ?*, vouloir «en finir une fois pour toutes» avec les «féministes[36]». Il reprend à son compte ce qu'il nomme lui-même «l'argument des cavernes», en référence à la prétendue «division primitive (sexuelle) du travail, vouant l'homme à la production (chasse, cueillette) parce que la nature vouait d'abord la femme à la reproduction[37]». Il en rajoute, affirmant que les dessins retrouvés sur les parois des grottes sont l'œuvre d'hommes et non de femmes, car «depuis la nuit des temps et sous tous les cieux terrestres, la création culturelle, qu'elle soit poétique, musicale, mathématique, philosophique, picturale ou littéraire, a été le fait exclusif des hommes[38]». Toujours en France, Éric Zemmour du journal *Le Figaro*, également animateur radiophonique, a signé un pamphlet intitulé *Le premier sexe*, en référence au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Il y déplore la prétendue «féminisation des hommes[39] » et se lance dans une ode aux poils : «Le poil est une trace, un marqueur, un symbole. De notre passé d'hommes des cavernes, de notre bestialité, de notre virilité. De la différence des sexes. Il nous rappelle que la virilité va de pair avec la violence, que l'homme est un prédateur sexuel, un conquérant[40].»

Plutôt que d'entretenir une obsession à l'égard de leur pilosité, plusieurs hommes expliquent de manière bien peu originale que c'est le phallus qui a porté les hommes vers l'extérieur de la caverne. Alain Soral déclare que le sexe masculin, qui est «pénétration», oriente «naturellement» les hommes vers l'«action», la «chasse et le travail manuel primitif[41] » ; «le pénis» pousse l'homme «à la conquête[42] ». Éric Zemmour laisse temporairement les poils de côté pour discuter à son tour de «la réalité phallique du pouvoir[43] » et rappeler avec nostalgie qu'il y a une génération à peine, «le chef de meute, le père, se voulait la puissance, le seul pénis bandant, le seul phallus de la maison. C'était la

loi du père, qui obligeait le fils à aller bander et baiser ailleurs[44]».

Yvon Dallaire se laisse aller lui aussi à un hommage lyrique à propos du phallus :

Ses éjaculations, qui projettent son sperme hors de son corps, confirment aussi l'existence d'un mouvement masculin qui part de l'intérieur vers l'extérieur. Contrairement à la femme, dont les organes génitaux sont intérieurs et réceptifs, l'homme possède des organes génitaux intrusifs qui prédisposent des comportements intrusifs : pénétration de la femme certes, mais aussi pénétration de la matière, pénétration jusqu'au fond des océans, pénétration de l'univers...

C'est l'éjaculation de sperme qui aurait conduit le mâle à « construire des sous-marins, [...] inventer des fusées... pour conquérir le monde et assurer la pérennité de la vie humaine. Il y a là une autre raison d'être fier. La pénétration est féconde[45]».

Il est risible de penser sérieusement que les femmes, privées d'un pénis qui le plus souvent pend mollement entre nos jambes, soient par cela incapables de désirer, de penser et de pratiquer la conquête de la terre, des océans et de l'univers, pour reprendre les mots de Dallaire. Ces phalocrates confirment par leurs propos la pauvreté de l'intelligence sexiste. Ils oublient que les mammoths ne se chassaient pas à coups de pénis et qu'un homme ne se sert pas de son pénis pour pénétrer l'océan et l'univers, mais des corps de femmes (ou d'hommes et d'enfants) ; dans ce domaine, « conquérir » signifie violer. En fait, Éric Zemmour l'admet lui-même, lorsqu'il mentionne que les «féministes [...] ont toujours considéré, en le disant ou sans oser le dire, la pénétration comme une conquête, une invasion, un viol même lorsqu'elle est consentie. *Ce qui n'est d'ailleurs pas faux*[46].» S'ils étaient moins hypnotisés par leur phallus, ces intellectuels misogynes et antiféministes constateraient peut-être enfin que le corps des hommes, *tout comme* celui des femmes, est composé des bras et des jambes, des oreilles, des yeux et d'un cerveau, et que ce sont ces membres et ces organes – et non le pénis – qui permettent la conquête des terres, des mers et du ciel. À défaut d'offrir une explication sérieuse, leur délire phallocentriste confirme que trop souvent encore, les hommes ne pensent pas plus loin que le bout de leur gland...

## **L'IDÉE DE LA NATURE SEXISTE : UNE ERREUR FONDAMENTALE**

Penser que des valeurs, des attitudes, des comportements et des rôles soient naturellement masculins ou féminins relève de ce qu'il est convenu d'appeler en psychologie une «erreur fondamentale». C'est une femme, Louise d'Épinay, qui a identifié dès 1772 le mécanisme de l'erreur fondamentale, en réfléchissant précisément aux propos misogynes de Diderot au sujet des femmes. Comme le rappelle Jean-Léon Beauvois, les hommes à l'esprit prétendument «éclairé» avaient tendance «à confondre la condition dans laquelle les femmes sont mises et leur supposée nature psychologique éternelle[47]». Les femmes privées d'éducation et forcées de s'occuper de la maisonnée sont jugées comme des personnes naturellement maternantes et douces et un peu sottes quand elles s'expriment au sujet d'enjeux «sérieux» comme la politique, la guerre et l'économie. Sont confondues ici leurs (in)compétences sociales et leurs potentiels en tant qu'êtres humains. Or les femmes sont aujourd'hui encore socialisées à être maternantes, empathiques et soignantes. Conséquemment, bien des femmes se pensent et sont pensées comme mieux adaptées que les hommes pour élever des enfants et s'occuper des hommes, des personnes malades et des vieillards. Cette disposition est apprise et n'a rien à voir avec la biologie, la nature humaine ou un quelconque héritage de l'âge des cavernes. Comme le mentionne avec lucidité la féministe Catharine A. MacKinnon :

[I]es femmes ont une histoire qui est à la fois ce que nous avons pu et n'avons pas pu être. C'est pourquoi je critique ces valorisations qui font comme si ce que nous avons été, qui est forcément ce qu'il nous a été permis d'être, venait de nous, était nôtre, nous appartenait. [...] Les femmes valorisent l'attention envers autrui parce que les hommes nous ont valorisées pour l'attention que nous leur prodiguons [...]. Les femmes pensent en termes relationnels parce que nos existences sont définies en relation avec eux[48].

Quant aux hommes, ils sont eux aussi socialisés dès la naissance à se croire plus autonomes, rationnels, agressifs et compétitifs que les femmes. Virginia Woolf citait dans les années 1930 le Prince Hubertus Loewenstein, qui expliquait qu'il «n'est pas vrai de dire que chaque garçon de cœur a un penchant pour la guerre. C'est seulement d'autres gens qui nous enseignent à aimer la guerre en nous donnant pour jouer des épées et des fusils, des soldats et des uniformes[49]». En fait, l'obsession de tant de sociétés à vêtir et socialiser différemment filles et garçons révèle précisément que les différences entre les hommes et les femmes *ne sont pas naturelles*. Comme le rappellent les féministes Ida Magli et Ginevra Conti Odorisio, les rituels d'initiation des garçons à la virilité sont des pratiques sociales — et non des processus biologiques — qui «montrent, à l'évidence, l'effort violent, obstiné, qui veut souligner de façon indélébile et majeure la différence culturelle des sexes, le “passage” au monde des “hommes”[50]». Si nos organes génitaux, nos hormones ou la préhistoire déterminaient naturellement des rôles différenciés selon les sexes, il n'y aurait alors aucun besoin de socialiser différemment les filles et les garçons — et les féministes ne seraient jamais parvenues à provoquer quelques remous dans les relations «naturelles» entre les hommes et les femmes. Éric Zemmour ne pourrait pas non plus affirmer, comme il le fait, que les footballeurs français sont «des nouveaux hommes féminisés» parce qu'ils portent «boucle d'oreille, vêtements raffinés, produits de maquillage[51]». Si la nature déterminait des identités féminines et masculines distinctes, quelques artifices vestimentaires ne sauraient suffire à confondre les genres. D'ailleurs, les aristocrates du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles menaient, le visage fardé et coiffés de perruques poudrées, des «guerres en dentelles», les papes et leurs cardinaux portent de longues robes, les soldats écossais le kilt et les pirates affichaient fièrement des boucles d'oreilles ; des femmes, tous ces hommes ?

Si l'on gratte un peu, on découvre donc rapidement toute une série de cas aberrants, du point de vue de la thèse des identités sexuelles «naturelles». Il y a bien sûr des hommes émotifs, empathiques, relationnels, passifs et dépendants ou paternels et des femmes rationnelles, autonomes, compétitives et actives, ou qui sont de «mauvaises» mères. Même dans les rôles traditionnels, l'homme en uniforme militaire, qui comme des millions de semblables marche en rang vers la mort au son du tambour et des trompettes, suivant l'officier qui le commande comme un mouton que l'on mène à l'abattoir, ne montre aucune preuve de rationalité autonome. Il obéit bêtement. Et que dire de ces hommes qui se ruent dans les équipes de sport, les clubs et associations d'intérêts, les ordres professionnels, les fraternités, les confréries et les organisations de masse : associations étudiantes, syndicats, partis politiques. Ne sont-ils pas émotifs et passifs, ces centaines de millions d'hommes assis sur les estrades ou devant leur téléviseur et dont le cœur bat à la simple vue des exploits de «leur» équipe sportive ? De son côté, n'est-elle pas superbement autonome, rationnelle, compétente, efficace et active, cette femme qui est seule à la maison pour s'occuper des enfants, de son mari (lorsqu'il est là) et souvent de ses parents et beaux-parents (lorsqu'ils sont vieux), et qui planifie seule les repas et la vaisselle, le ménage et le lavage, l'éducation et les jeux des enfants ? Pour élever des enfants (et s'occuper de leur père), une femme doit compter — au-delà de son empathie et de sa sollicitude — sur son autonomie, sa raison, son sens de l'efficacité. Elle doit jouer de la discipline et du sens du droit et de la justice pour gérer les tensions et conflits entre les enfants et entre ceux-ci et les adultes. Comme le souligne la féministe Muriel Romana, «[e]n charge d'une famille, toute femme sait accomplir plusieurs tâches en même temps, affronter des situations de stress, travailler dans l'urgence, assumer davantage de responsabilités. Toutes qualités souvent requises à n'importe quel poste» sur le marché de l'emploi

salarié[52]. Par ailleurs, de quelle autonomie peut se targuer un homme qui a besoin d'une femme pour lui préparer la nourriture et nettoyer ses vêtements, lui qui ne sait ni cuisiner, ni coudre, ni faire fonctionner les appareils électroménagers ?

Les valeurs, les attitudes, les comportements et les rôles associés aujourd'hui aux femmes et aux hommes sont encore fortement marqués par l'empreinte d'une socialisation sexiste. Nous nous évaluons et nous évaluons les autres à travers des «lentilles genrées». Même si l'idéologie libérale et l'individualisme qui en découle nous portent à nous penser comme des individus libres et égaux, la socialisation et les contraintes sociales pèsent encore lourdement sur les choix que nous posons ou que nous pensons pouvoir poser[53]. Il est bien évidemment tout à fait légitime pour une femme de désirer des enfants et de vouloir consacrer temps et énergie à les élever. Il est aussi bien légitime pour un homme de vouloir être père et de proposer à sa conjointe qu'elle consacre quelques années à élever les enfants alors qu'il assumera la fonction de pourvoyeur, en travaillant pour un salaire à l'extérieur du domicile conjugal. Une femme et un homme peuvent librement en arriver à cette entente. Mais la socialisation sexiste, des histoires de princes et de princesses reprises dans les films de Walt Disney jusqu'à la psychologie populaire, limite les choix et poussent les femmes et les hommes à vouloir des enfants et à s'entendre «librement» et en «toute égalité» pour que l'homme parte à la chasse pendant que la femme reste à la caverne. Près de 60 ans après la sortie du livre *Le deuxième sexe*, des pressions sociopolitiques et sociopsychologiques s'exercent encore sur les femmes pour qu'elles choisissent le rôle de femme-mère.

Le mythe de la caverne conjugale nous porte à considérer la famille hétérosexuelle idéalisée vivant dans un bungalow d'une banlieue nord-américaine comme le modèle naturel et éternel de l'accommodement parental, ce qui limite d'autant nos choix. Ce mythe a pour effet sociopolitique de contrer l'effort du féminisme de repenser les valeurs et les rôles associés aux femmes et aux hommes. Rabattu dans le champ de la psychologie de couple et porté par des livres à succès qui se vendent à des millions d'exemplaires, il s'agit de convaincre les unes et les autres que l'harmonie du couple nécessite un respect d'une complémentarité des rôles, balayant du même souffle les idéaux de liberté et d'égalité.

## **LIBERTÉ, ÉGALITÉ, PARENTALITÉ**

La discussion proposée ici n'a pas pour objectif d'exiger des femmes en général, et encore moins des féministes, qu'elles adoptent une attitude particulière à l'égard de la vie en couple hétérosexuel, des enfants et de la maternité. Une femme peut évidemment être féministe et décider d'avoir des enfants et rester un certain temps à la maison pour s'en occuper alors que le père a un travail salarié à l'extérieur. Il s'agit plutôt de pousser les hommes à réfléchir dans une perspective (auto)critique aux discours sur la prétendue différence «naturelle» entre les femmes et les hommes. Bien souvent, des hommes ont recours au mythe de la caverne conjugale et à l'idéologie sexiste d'une «nature» humaine différenciée selon le sexe pour proposer de reléguer à la marge l'idéal de l'égalité.

Expliquer l'histoire humaine et justifier nos choix par les différences «naturelles» entre les femmes et les hommes relève d'une pensée fort semblable au racisme[54]. Il serait raciste, en effet, d'affirmer que «c'est la Nature, la vie elle-même qui, dans notre espèce animale, a distribué les tâches entre les deux races, la blanche et la noire». Le psychologue et sexologue québécois Yvon Dallaire déclare pourtant que «c'est la Nature, la vie elle-même qui, dans notre espèce animale, a distribué les tâches entre les deux sexes, le féminin et le masculin[55]».

André Gélinas précise ouvertement que l'égalité entre les femmes et les hommes irait à l'encontre du déterminisme naturel, car

il y a, entre l'homme et la femme, des différences sur le plan des aptitudes naturelles, des différences de rôles sur le plan social [...] et des différences sur le plan psychologique qui font que plusieurs questions (la violence conjugale, la pension alimentaire) ne se posent pas réellement en termes d'égalité et d'inégalité [...]. Même si l'on accepte que ces inégalités et différences ne justifient pas que la femmes n'ait pas les mêmes droits que l'homme, il faut bien admettre que plusieurs situations de la vie quotidienne ne se règlent tout simplement pas par un traitement égal de l'homme et de la femme[56].

Yvon Dallaire ajoute que :

tous les êtres humains sont égaux. Mais si tout le monde était sur le même pied, ce serait le chaos. Les sociétés ont besoin d'organisation, de structures. Et c'est le rôle des hommes [les mâles] dans la société : structurer. Dans les organismes qui ne rassemblent que des hommes, la structure est fortement hiérarchique : le pape, les cardinaux, les archevêques, les évêques, les prêtres, ou bien le premier ministre, les ministres, les sous-ministres... On retrouve le même besoin de structure dans l'armée. Partout où il n'y a que des hommes, il y a une organisation et une structure pour organiser la vie, pour faciliter la vie[57].

Yvon Dallaire précise par ailleurs que «nous sommes des sexes complémentaires[58]» et que nous (les hommes) ne devons pas renier «notre rôle de mâle» de «pourvoyeur et protecteur[59]», des propos qui évoquent l'idée de la «femme faible[60]» et d'un conjoint disposant de plus de ressources financières que sa conjointe. Dallaire dit «bravo» à l'arrivée des femmes «sur le marché du travail ou en politique avec leurs valeurs de compassion, de compréhension, d'égalité, d'aide aux autres», mais il précise que «placer ces *valeurs en priorité*, c'est perdre l'efficacité, la rentabilité, la productivité. Ce qui sera gagné sur le plan subjectif sera perdu sur le plan matériel[61]». En résumé, l'idée d'une nature sexiste déterminant les rôles des unes et des autres permet de mettre en suspens, tout à fait explicitement, le principe d'égalité entre les femmes et les hommes.

Il y a bien sûr des hommes – encore une minorité – qui font des efforts d'engagement vers l'égalité, mais ils profitent de l'inégalité générale entre les sexes et savent pouvoir faire marche arrière quand il leur plaira. La sociologue féministe Christine Delphy explique ainsi la situation :

Tous les efforts que fait un homme pour bien traiter sa femme – je me situe dans l'hypothèse optimiste – dans leur *relation personnelle*, ne peuvent ni cacher, ni abolir, ni même mitiger le fait qu'il doit sa situation matérielle, et pour simplifier ne parlons que de sa situation professionnelle, à la discrimination dont les femmes – groupe dont *sa* femme fait partie – sont victimes sur le marché de l'emploi. [...] La relation interpersonnelle de cet homme et de cette femme n'est pas [...] une île. [...] Admettons même qu'un homme ne cherche pas à tirer tout le parti de ses avantages à tous les niveaux et des désavantages à tous les niveaux de la femme qu'il a en face de lui. Admettons qu'*il* veuille poser la relation comme égalitaire. Qu'est-ce que cela signifie ? Tout au plus qu'il ne poursuivra pas son avantage volontairement, c'est-à-dire qu'il n'utilisera pas volontairement son *avantage initial* pour en obtenir *d'autres*. Mais à cet avantage initial il ne peut renoncer, parce qu'il ne peut à lui tout seul supprimer, détruire ce qu'il n'a pas fait. Et pour la même raison, il ne peut pas plus supprimer les désavantages institutionnels de la femme. [...] L'association d'une femme avec un homme n'a donc pas le même sens objectif pour lui et pour elle[62].

En situation d'inégalité systémique, l'horizon des possibles se rétrécit pour les femmes et diverses contraintes limitent l'ensemble des choix «raisonnables» liés à la maternité, qui se résument par la question «en avoir ou pas ?». Il y a quelques années, les féministes radicales québécoises Les Sorcières proposaient dans leur journal du même nom un numéro spécial sur la maternité. Une auteure rappelait qu'aujourd'hui encore, des hommes exercent individuellement et collectivement diverses

contraintes politiques et socioéconomiques sur le corps des femmes, ici pour les encourager à avorter malgré leur volonté de garder l'enfant, là pour repousser à plus tard (jusqu'à quand ?) leur désir d'avoir un enfant, ou encore pour qu'elles enfantent dans l'intérêt d'une nation qui serait menacée par l'immigration[63].

Les études des féministes, ainsi que les expériences des hommes de mon entourage et mes propres aventures avec des femmes, m'ont convaincu que les hommes d'aujourd'hui savent bien tirer profit des inégalités structurelles et interpersonnelles pour exercer pressions et contraintes à l'égard des femmes. L'objectif que nous poursuivons est alors qu'elles prennent des décisions qui vont dans le sens de nos intérêts. Nous parvenons souvent à convaincre nos conjointes d'adopter notre définition de ce qui est prioritaire et avantageux pour le couple et qui est — *comme par coïncidence* — surtout prioritaire et avantageux pour nous. Si le choix des femmes — avoir un enfant ou se faire avorter — se plie alors à notre volonté, ce n'est pas tant que les femmes sont faibles. Les féministes leur ont gagné des droits et ouvert des espaces afin qu'elles puissent développer leur autonomie et leur force politique. Mais les hommes sont forts parce que le patriarcat est encore bien puissant et la grande majorité des hommes en tire profits et privilèges. Dans un tel système inégalitaire, les femmes et les hommes qui prennent des décisions conjointement ont souvent conscience des contraintes structurelles et des rapports inégalitaires qui les avantagent ou les désavantagent. Comme l'indique la féministe Ilana Löwy,

Pour une femme, le choix de réduire ses aspirations professionnelles afin de s'investir prioritairement dans la sphère domestique reflète le poids de la socialisation concernant les rôles sexués traditionnels, la résistance des hommes à un partage égalitaire des tâches domestiques et éducatives ou l'évaluation réaliste de moindres chances de réussir sur le marché du travail, ou encore un mélange de tous ces éléments. Mais ce choix peut aussi refléter la conviction partagée qu'il est «sain» que l'homme occupe une situation socioéconomique plus élevée, plutôt que l'inverse[64].

J'entends beaucoup d'hommes se lamenter au sujet de la «crise de la dénatalité», du «trop grand nombre d'avortements», de «l'éclatement de la famille», de «la domination des mères», des «excès du féminisme», de la «crise identitaire des hommes» et pontifier sur notre prétendue «castration». D'autres se déclarent «pour l'égalité» ou même «féministes». Au total, très peu — moi y compris — proposent de s'engager dans un processus de *disempowerment* face à la question d'«en avoir ou pas», c'est-à-dire de réfléchir avec les femmes dans une perspective réellement égalitaire de l'enjeu de la maternité[65].

Le patriarcat est une notion qui renvoie, précisément, au pouvoir des pères, pouvoir de contrôler la mère et les enfants. Comme le montre la féministe Marie-Ève Surprenant[66], c'est souvent lorsque naît un premier enfant que les filles de Simone réalisent que l'inégalité dans la relation se creuse au profit de l'homme et au désavantage de la femme. S'il participe aux tâches domestiques et parentales, l'homme laissera le plus souvent à la mère le travail le moins glorieux (comme le ménage et le lavage), ne se sentira pas responsable des enfants et considérera qu'il «aide» la mère (espérant en retour des remerciements admiratifs)[67]. John Gray déclare ainsi que la femme devrait accueillir son conjoint qui a sorti les poubelles «comme s'il était un chevalier en armure qui aurait affronté les dangers de la nuit pour [lui] porter secours[68]».

Au-delà des contraintes matérielles, les chantres de l'identité masculine proposent une idéologie sexiste qui déresponsabilise les hommes face au partage égalitaire des tâches domestiques et parentales. Pour bien miner le terrain sur lequel s'engagerait une conjointe voulant confronter son conjoint sur cette question, les psychologues spécialistes des «couples harmonieux»[69] comme John Gray expliquent que «l'homme attend de sa femme amour et admiration, mais surtout pas de conseils ni de

critiques[70]». Comprendre : une conjointe critiquant son conjoint mine l'harmonie du couple. Comment alors constituer un rapport de force pour discuter d'égalité dans le couple ? Mystère. Mais l'«harmonie du couple» est plus importante que l'égalité, pour Gray et ses comparses.

Dans son ouvrage à succès *Père manquant, fils manqué*, Guy Corneau identifie ce qui ne va pas au domicile familial : la mère y serait dominatrice et castratrice car elle « s'ingénie à briser la masculinité du fils au moyen de gestes et d'arguments souvent violents[71] ». La solution ? Que «le fils soit en contact avec l'odeur du père, qu'il entende le son plus grave de sa voix et qu'il virevolte dans ses bras[72]». Comme le souligne avec ironie la féministe italienne Patrizia Romito, «[q]ue les pères se tranquilisent : Corneau ne va pas leur demander de participer, ni de façon égale ni au moins en partie, aux soins quotidiens de l'enfant[73]». Partager avec leur fils un peu de leur odeur bien masculine est tout ce que Corneau demande aux hommes d'aujourd'hui.

Quant à Dallaire, autre psychologue à la mode et spécialiste des relations de couple, il offre lui aussi des conseils originaux pour «s'aimer longtemps». Dallaire mentionne qu'«aucune tâche ménagère n'est sexuée». Il propose alors aux hommes de «faire le ménage» et de s'«occuper des enfants» parce que cela pourrait leur «épargne[r] un divorce», voire parce qu'il s'agit d'«excellentes tactiques [...] pour accumuler des points érotiques[74]». L'objectif n'est pas l'égalité, mais d'accroître ses opportunités sexuelles. Dallaire offre aussi des conseils à la conjointe qui est insatisfaite de «la répartition des tâches ménagères» et de son conjoint qui «met l'accent sur sa carrière, alors que [la femme voudrait] qu'il s'occupe davantage de la famille». Il lui suggère de se convaincre que cette frustration n'est pas le résultat d'une situation inégalitaire et injuste, mais le fait des «différences existant entre les hommes et les femmes». Après avoir répété son baratin sur les différences naturelles entre les femmes et les hommes («esprit de compétition, intrusivité, instinct de chasseur, besoin d'autonomie»), il conclue simplement qu'on «ne peut demander à l'homme de remplir les fonctions féminines et vice-versa». L'«harmonie et la paix» dans le couple ont un prix, l'inégalité dans le partage des tâches[75]...

Plutôt que de chercher l'amour *et* l'égalité, ces psychologues prônent l'amour sans l'égalité. Ces psychologues nous offrent des armes contre les féministes, et une justification pour nos privilèges et notre pouvoir : il nous faut chasser les mammouths. À croire que l'égalité entre les femmes et les hommes n'aurait été possible que si l'humanité avait été végétarienne...

## **Francis Dupuis-Déri\***

### **NOTES**

---

\* Professeur de science politique et membre de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) à l'Université du Québec à Montréal. Ce texte s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus large engagée avec l'aide financière du Conseil des Arts du Canada et du groupe de recherche *Le soi et l'autre*. Merci à Sherry Simon, pour m'avoir encouragé à m'engager dans cette recherche, et à Éric Bédard et Mélissa Blais pour leurs commentaires et critiques d'une version préliminaire de ce texte, dont les propos n'engagent que leur auteur.

[1] Pour une synthèse des débats au sein du féminisme, on lira avec intérêt Francine Descarries et Christine Corbeil, « Entre discours et pratiques : l'évolution de la pensée féministe sur la maternité depuis 1960 », *Nouvelles questions féministes*, vol. 15, n° 1, 1994, p. 69-87.

[2] En référence à Jean-Paul Sartre, amant de Simone de Beauvoir.

- [3] Marie-Josèphe Dhavernas, « Les ‘nouveaux pères’ », Élisabeth Paquot (dir.), *Terre des femmes : panorama de la situation des femmes dans le monde*, Montréal/Paris, Boréal express/La Découverte-Maspero, 1982, p. 323.
- [4] Pour les données de Statistique Canada, voir Lise Moisan, « Femmes, à vos tableaux ! », *La vie en rose*, n° hors série, 2005, p. 58-61. Pour une synthèse des études, voir Christine Guionnet, Érik Neveu, *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2004, chap. IV « Genres, vie domestique, sociabilités », p. 153-184. Voir aussi Isabelle Puech, « Le non-partage du travail domestique », Margaret Maruani (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'État des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005, p. 176-183.
- [5] L'idéologie sexiste est encore dominante en Occident, et ce, jusque dans les universités. Voir à ce sujet l'étude fascinante de Virginia Valian, *Why So Slow? The Advancement of Women*, Cambridge (MA), MIT Press, 1998. Pour constater à quel point les mentalités n'ont pas évolué depuis les années 1960, comparer cette étude avec l'ouvrage de Roger Piret, *Psychologie différentielle des sexes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
- [6] Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns, *Cerveau, sexe & pouvoir*, Paris, Belin, 2005, p. 57.
- [7] Lewis Binford, *Bones, Ancient Men and Modern Myths*, Academic Press, 1981 ; Paola Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes : Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns, *op. cit.*
- [8] Ti-Grace Atkinson, *Odyssée d'une amazone*, Paris, Des femmes, 1975, p. 18.
- [9] Ti-Grace Atkinson, *op. cit.*, p. 31.
- [10] Suzanne Lallemand, « Familles recomposées : La loi et non l'exception » ; Jean-François Dortier (dir.), *Familles : Permanence et métamorphoses*, Paris, Sciences humaines, 2002, p. 11.
- [11] Voir P. Huerre, M. Pagan-Reymond et J.M. Reymond (dir.), *L'adolescence n'existe pas : histoire des tribulations d'un artifice*, Paris, Éditions universitaires, 1990.
- [12] Didier Lett, « Les “nouveaux pères” du Moyen Âge », *Les collections de l'Histoire*, n° 32, 2006, p. 45-47.
- [13] Francine Descarries, « L'antiféminisme “ordinaire” », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 2, 2005, p. 137-151.
- [14] J'ai analysé ailleurs sur un mode critique le discours sociobiologique, plus particulièrement ses explications des causes de la violence politique, soit des guerres, des révolutions et du terrorisme : F. Dupuis-Déri, *Synthèse, analyse et critique des théories sociobiologiques des guerres, des révolutions et du terrorisme*, Montréal, mémoire de maîtrise, département de science politique de l'Université de Montréal, 1992.
- [15] Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, Complexe, 1981, vol. II, p. 672 et vol. I, p. 243.
- [16] Patricia Adair Gowaty, « Women, psychology, and evolution », Rhoda K. Unger (dir.), *Handbook of the Psychology of Women and Gender*, Hoboken (NJ), Wiley, 2001, p. 53.
- [17] Wilson lui-même définit la sociobiologie comme l'« étude scientifique des bases biologiques de toutes formes de comportements sociaux chez tous les êtres vivants, l'Homme y compris » (*L'humaine nature : essai de sociobiologie*, Paris, Stock/Monde ouvert, 1979, p. 310). Voir aussi E. O. Wilson, *La sociobiologie*, Paris, Le Rocher, 1987, p. 19).
- [18] Cité par Nadia Khouri, *Le biologique et le social*, Longueuil, Prémambule, 1990, p. 264.

- [19] Interview d'Edward O. Wilson parue dans le *New York Times Magazine*, 12 octobre 1975 (cité dans Catherine Vidal et Dorothée Benoit-Browaëys, *Cerveau, sexe & pouvoir*, Paris, Belin, 2005, p. 56). (Je souligne.)
- [20] Robert Wright, *L'animal moral : Psychologie évolutionniste et vie quotidienne*, Paris, 1995, p. 67.
- [21] Robert Wright, *op. cit.*, p. 67.
- [22] Joe Tanenbaum, *Découvrir nos différences : Entre la femme et l'homme*, Montréal, Quebecor, 1992, p. 110 et p. 115.
- [23] Plus généralement, la critique du mouvement contre-culturel déplore l'éclatement de la famille traditionnelle et le rejet de diverses institutions, dont l'Église, affirmant que les enfants ne peuvent se développer sainement qu'encadrés par de justes autorités disciplinaires qui représentent également des modèles d'émulation (le père, par exemple).
- [24] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 19.
- [25] Yvon Dallaire, *Moi aussi... Moi... plus : 1001 différences homme-femme*, Québec, Éditions Option Santé, 2002, p. 16.
- [26] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 226. Dallaire dira aussi qu'en « tant que mâle et femelle, nous continuons de réagir comme au temps des cavernes et des savanes » (*Qui sont ces couples heureux ? Surmonter les crises et les conflits du couple*, Sainte-Foy, Éditions Option Santé, 2006, p. 236) et que « l'homme fut chasseur-guerrier, la femme, mère et nourricière, en relation constante avec ses enfants » (*Cartographie d'une dispute de couple : Le secret des couples heureux*, France, Jouvence, 2007, p. 58-59 [je souligne]).
- [27] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 32-33.
- [28] Cité dans Annelise Maugue, *L'identité masculine en crise : au tournant du siècle*, Paris, Payot, 2001, p. 176.
- [29] Yvon Dallaire, *Qui sont ces couples heureux ? Surmonter les crises et les conflits du couple*, Sainte-Foy, Éditions Option Santé, 2006, p. 236.
- [30] Yvon Dallaire, *Moi aussi... Moi... plus : 1001 différences homme-femme*, Québec, Éditions Option Santé, 2002, p. 15-16.
- [31] Guy Corneau, *Père manquant fils manqué : que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De l'homme, 1989, p. 142.
- [32] Guy Corneau, *op. cit.*, p. 113.
- [33] Guy Corneau, *op. cit.*, p. 129. Pour sa part, André Gélinas, fondateur du magazine électronique *Homme d'aujourd'hui* et auteur du pamphlet antiféministe *L'équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, affirme que de « temps immémorial, ce sont les hommes qui étaient chargés de faire vivre les familles par la chasse, la pêche, l'agriculture et éventuellement par le travail dans les industries et les bureaux. Les femmes avaient effectivement la charge du foyer et celle de mettre au monde et d'élever les enfants » (*L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 179-180). À noter que Gélinas cite avec complaisance Yvon Dallaire (*Homme et fier de l'être*) et Guy Corneau (*Père manquant fils manqué*).
- [34] John Gray, *Mars et Vénus : Les chemins de l'harmonie – mieux comprendre et accepter l'autre*, Paris, J'ai lu, 1998, p. 56.
- [35] John Gray, *op. cit.*, Paris, J'ai lu, 1998, p. 15.

- [36] Alain Soral, *Vers la féminisation ? Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir*, Paris, Blanche, 2007, p. 69.
- [37] Alain Soral, *op. cit.*, p. 74 et p. 101.
- [38] Alain Soral, *op. cit.*, p. 70 et p. 74.
- [39] Éric Zemmour, *Le premier sexe*, Paris, Denoël, 2006, p. 30.
- [40] Éric Zemmour, *op. cit.*, p. 32-33.
- [41] Alain Soral, *Vers la féminisation ? Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir*, Paris, Blanche, 2007, p. 32-33.
- [42] Alain Soral, *op. cit.*, p. 59. Serge Ferrand, réalisateur du documentaire *La machine à broyer les hommes* et auteur du livre *Papa, à quoi sers-tu ?*, donne la parole à un homme qui explique qu'il « y a une agressivité saine, une agressivité phallique » (*Papa, à quoi sers-tu ? On a tous besoin d'un père*, Québec, Option santé, 2003, p. 31). Voir aussi Guy Corneau, *Père manquant fils manqué : que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De l'homme, 1989, p. 115-116.
- [43] Éric Zemmour, *Le premier sexe*, Paris, Denoël, 2006, p. 129.
- [44] Éric Zemmour, *op. cit.*, p. 63. Le regard ainsi braqué entre leurs jambes, c'est par le pénis lui-même que des hommes expliquent l'apparition du féminisme. Michel Schneider, psychanalyste français et auteur de *La confusion des sexes*, se désole de vivre sous un « matriarcat » (Michel Schneider, *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion, 2007, p. 33) où les femmes exercent le « pouvoir réel » (p. 28) grâce aux « féministes radicales » (p. 50) et cite avec respect le psychanalyste britannique Donald Woods Winnicott qui prétendait, en 1964, que la « source du féminisme réside », non pas dans la domination et l'oppression des femmes par les hommes, comme l'observation de la société patriarcale pourrait nous le laisser penser, mais bien « dans l'illusion généralisée [...] qu'il existe un pénis féminin » (p. 42). Ah ! bon ? Jean-Philippe Trottier troque le pénis pour les testicules, dont l'absence est évoquée dans le titre même de son ouvrage : *Le grand mensonge du féminisme ou le silence sur la triple castration de l'homme québécois* (Montréal, Michel Brûlé, 2007). Les références à un féminisme « castrant » sont nombreuses dans la littérature antiféministe.
- [45] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 196. Dallaire en déduit que les hommes doivent circonscrire la puissance de la femme qui risque de la rendre « envahissante, ou pire, castratrice » (p. 42).
- [46] Éric Zemmour, *op. cit.*, p. 25. Philippe Guillou, qui se réclame lui aussi de la psychologie évolutionniste, rappelle à plusieurs reprises que des « études » démontrent que le viol est une « stratégie reproductive » plus efficace qu'un coït consenti en termes de probabilité de fécondation. Ces propos d'une horrible violence ont été publiés en 2003, par une maison d'édition professionnelle (P. Guillou, *Pourquoi les femmes des riches sont belles*, Bruxelles, Duculot, 2003, p. 183). Cela dit, des féministes insistent pour que la notion de viol ne soit pas limitée à la pénétration pénienne. Voir Catharine A. MacKinnon, *Le féminisme irréductible : Discours sur la vie et la loi*, Paris, Des femmes/Antoinette Fouque, 2005, p. 84-85.
- [47] Jean-Léon Beauvois, *Les illusions libérales, individualisme et pouvoir social : Petit traité des grandes illusions*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2005, p. 273.
- [48] Catharine A. MacKinnon, *Le féminisme irréductible : Discours sur la vie et la loi*, Paris, Des femmes/Antoinette Fouque, 2005, p. 47.
- [49] Virginia Woolf, *Three Guineas*, San Diego, Harvest Book/Harcourt, 1966 [1938], p. 187, note *infra* n° 48.

- [50] Ida Magli, Ginevra Conti Odorisio, *Matriarcat et/ou pouvoir des femmes ?*, Paris, Des Femmes, 1983 [1978], p. 23.
- [51] Éric Zemmour, *Le premier sexe*, Paris, Denoël, 2006, p. 18-19. Au Québec, André Gélinas parle des femmes « au visage émacié et à la coupe garçonnette qui propagent leur venin contre les hommes » (*L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 16).
- [52] Muriel Romana, *La libération de la femme : Une parenthèse dans l'histoire*, Paris, Anabet, 2007, p. 37.
- [53] Voir le chapitre VII « Couples hétérosexuels, libre choix et construction de la hiérarchie du genre », dans Ilana Löwy, *L'emprise du genre : Masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 2006, p. 205-229 et le chapitre IV « Genres, vie domestique, sociabilité », dans Christine Guionnet et Érik Neveu, *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 153-184.
- [54] Le colonialisme des Blancs était présenté comme naturel et dans l'intérêt bien compris de toutes les races, qui trouvaient dans ce système — évidemment injuste d'un point de vue des rapports de pouvoir — leur place dite naturelle. Les Européens justifiaient le colonialisme par un discours sur la complémentarité des « races » : les « Autres » pour travailler la terre et les « Blancs » sont pour être des guerriers conquérants... Les Blancs prétendaient même qu'il s'agissait là d'une lourde responsabilité que de coloniser et civiliser l'ensemble de la planète. Ils parlaient alors du « fardeau de l'homme blanc ».
- [55] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 43.
- [56] André Gélinas, *L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 14-15.
- [57] Yvon Dallaire, « L'homme "agit" ses émotions », Mario Proulx (dir.), *La planète des hommes*, Montréal, Bayard Canada/Société Radio-Canada, 2005, p. 125-126.
- [58] Yvon Dallaire, *op. cit.*, p. 137.
- [59] Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 54.
- [60] Francine Descarries, « L'antiféminisme "ordinaire" », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 2, 2005, p. 139.
- [61] Yvon Dallaire, « L'homme "agit" ses émotions », Mario Proulx (dir.), *La planète des hommes*, Montréal, Bayard Canada/Société Radio-Canada, 2005, p. 129-130 (je souligne).
- [62] Christine Delphy, *L'Ennemi principal : Économie politique du patriarcat* (vol. I), Paris, Syllepse, 2002, p. 185-187 (souligné dans le texte original).
- [63] Anonyme, « Dédicace... à la propagande patriarcale du Trouble », *Les Sorcières*, n° 6, 2005, p. 4-5. Sur les avantages que les hommes peuvent tirer du droit des femmes à l'avortement, voir Catharine A. MacKinnon, *Toward a Feminist Theory of the State*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1989, p. 184-194.
- [64] Ilana Löwy, *L'emprise du genre : Masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 2006, p. 218.
- [65] Un cas d'exception : Yannick, « pour en finir avec le nom du père... », site Internet [www.antipatriarcat.org](http://www.antipatriarcat.org). J'ai proposé une réflexion exploratoire au sujet du « disempowerment » dans l'article « Les hommes pro-féministes : compagnons de route ou faux amis ? », *Recherches féministes* (à paraître).

[66] Marie-Ève Surprenant, *L'égalité entre les sexes chez les jeunes femmes et les hommes au sein du couple et de la famille au Québec : Des représentations aux pratiques*, Montréal, mémoire de maîtrise, département de sociologie, UQAM, 2005.

[67] Christine Guionnet et Érik Neveu, *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 154-161.

[68] John Gray, *Mars et Vénus : Les chemins de l'harmonie – mieux comprendre et accepter l'autre*, Paris, J'ai lu, 1998, p. 151. Selon Yvon Dallaire, les poubelles seraient le seul « territoire qui ne soit pas envahi pas les femmes » dans la société contemporaine, (*Homme et fier de l'être*, Québec, Éditions Option Santé, 2001, p. 29). Voir, sur le même sujet, André Gélinas, *L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 150.

[69] John Gray, *Mars et Vénus : Les chemins de l'harmonie – mieux comprendre et accepter l'autre*, Paris, J'ai lu, 1998.

[70] John Gray, *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, Paris, J'ai lu, 1997, p. 33. Dans un livre sur les « disputes de couple », Yvon Dallaire encourage les femmes à ne pas critiquer les hommes qui effectuent quelques tâches domestiques et à les remercier et les encourager parce que « [l']homme est un être humain qui a besoin, plus que vous [la femme-conjointe], d'être valorisé pour ce qu'il fait » – ce qui laisse entendre que les hommes n'ont pas à valoriser les femmes pour ce qu'elles font... (*Cartographie d'une dispute de couple : Le secret des couples heureux*, France, Jouvence, 2007, p. 84).

[71] Guy Corneau, *Père manquant, fils manqué : Que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De l'Homme, 1989, p. 113 (voir aussi p. 115).

[72] Guy Corneau, *op. cit.*, p. 32.

[73] Patrizia Romito, *Un silence de mortes : la violence masculine occultée*, Paris, Syllepse, 2006, p. 171.

[74] Yvon Dallaire, *Cartographie d'une dispute de couple : Le secret des couples heureux*, France, Jouvence, 2007, p. 83 et 85.

[75] Yvon Dallaire, *S'aimer longtemps : L'homme et la femme peuvent-ils vivre ensemble ?*, Sainte-Foy, Éditions Option Santé, 1998, p. 51-57.